

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'existence de Dieu

Pierre Léon, *Le pied de Dieu. Lecture irrespectueuse de la Bible*, Toronto, Éditions du Gref, coll. « Athéna », 2001, 168 p.

Nicolas Tremblay

Number 108, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2002). Review of [L'existence de Dieu / Pierre Léon, *Le pied de Dieu. Lecture irrespectueuse de la Bible*, Toronto, Éditions du Gref, coll. « Athéna », 2001, 168 p.] *Lettres québécoises*, (108), 45–45.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'existence de Dieu

Nier la figure divine et la pertinence de la Bible par quelques procédés rationnels.

ESSAI | NICOLAS TREMBLAY

DANS *LE PIED DE DIEU*, PIERRE LÉON, universitaire spécialiste de phonétique et de linguistique textuelle, entreprend une réécriture parodique de la Bible. Sa démarche répond à deux stratégies qui ont comme but de discréditer à la fois la cohérence du texte biblique et celle de l'existence divine. La lecture de Léon, dite irrespectueuse en sous-titre de son essai, feint l'idiotie en prenant au pied de la lettre tous les passages qu'elle retient de la Bible, puis elle juge, sous le mode de l'ironie, ces différents extraits (qu'elle a elle-même saignés à froid) en évaluant leur moralité. Comme le dit la fameuse phrase de Woody Allen, mise en épigraphe à l'essai, il faut une excuse à Dieu s'il existe vraiment, hors de nos têtes, pour justifier ses faits et gestes.

L'AUTEUR, LE TEXTE, L'INTERPRÉTATION, LES DÉRIVES

Léon rappelle qu'au concile de Trente on a décidé que Dieu était l'auteur des deux Testaments constitutifs de la Bible et emprunte, dans un acte de mauvaise foi volontaire, ce postulat (qui n'interroge même pas l'existence divine, chose certaine et indéniable dans une perception religieuse). Évidemment, Léon, foncièrement agnostique, voit là un motif intellectuel propre à nourrir sa parodie du texte biblique. Il considère alors ironiquement le texte en crédule, lui accorde une valeur réaliste, et démontre ensuite que, par exemple, le Déluge est un massacre impitoyable, que la généalogie d'Abraham est pleine d'histoires incestueuses et grivoises, etc. La technique de Léon ressemble en fait à une espèce de glose voltairienne de la Bible. Mis à part quelques précisions étymologiques sur les noms des personnages, Léon ne s'arrête toutefois que très peu sur les problèmes d'ordres anthropologique, littéraire, psychanalytique, ou, encore, sur les problèmes de traduction posés par la version hébraïque originale de la Bible et par la vulgate.

Postuler que Dieu est l'auteur de la Bible comporte des implications philosophiques qui sont, dans un certain sens, rédhitoires. La lecture s'en trouve faussée, car on prête à l'auteur des qualités non humaines, comme celles d'omnipotence, d'intemporalité, etc. On ne souffre alors pas toutes les incohérences que recèle le texte (Léon, parodique, s'arrête davantage sur le Pentateuque, surtout sur la Genèse, là où la Bible est « mythologisante »), comme on ne souffre pas ses débordements dans le réel, son passage dans le domaine du dogme de la foi, dans le fanatisme. Du texte à l'auteur divin jusqu'au petit catéchisme (de la perversion du judaïsme en catholicisme), il y a des nuances nombreuses et complexes à apporter; Léon met quand même tout cela dans le même paquet, car l'idée d'un Dieu, dit infiniment « bon » et « omniscient » par les bonnes sœurs, présuppose que le monde (textuel et réel) est une œuvre non hasardée et déterminée. Pour l'essayiste, si Dieu était tel qu'on le projette, il

devrait être moral et logique. C'est sur les manquements à ces deux principes (et dans le texte biblique et dans l'Histoire des religions juive et chrétienne confondues) que repose essentiellement la parodie léonienne.

UNE FIGURE COMME COUP D'ENVOI

L'affaire du *Pied de Dieu* débute par un jeu de mots. On mentionne souvent, dans la Bible, la main de Dieu quand on réfère à son œuvre, à ses interventions. Léon se dit qu'on devrait aussi parler de son pied, avec ce que cela charrie de figures : on peut se le prendre, y prendre la lettre, les mettre tous les deux dans un plat, etc. Ce tour de magie linguistique oriente le regard et la lecture. Ce n'est pas une chose qui se lance en l'air sans conséquence sur une pensée. Au contraire, la polémique de Léon a fourbi ses armes à l'aide d'un discours qui puise dans le potentiel rhétorique restreint de l'ironie et de la parodie. Chaque figure de style s'intègre alors à cette logique essentiellement polémique et duelle dont on observe rapidement les limites et les vices, c'est-à-dire qu'en adoptant la posture adverse pour mieux en démontrer les failles, on ne développe point une pensée originale. Car les postulats adverses maintiennent la parodie dans leur système et leurs règles dont elle ne sort pas. Léon est alors conduit à penser négativement la Bible et le monothéisme en termes supratextuels de religion, de propagande, d'institutionnalisation, etc. Sa pensée (qui se structure selon des schémas propres au débat oratoire et à la dualité argumentative qui vont contre le concept rationnel de Dieu qui s'est forgé à travers le temps) ne peut donc qu'être réactionnaire.

C'est à cela que rime l'essai de Léon. On n'a pas, dans *Le pied de Dieu*, une lecture littéraire d'un texte ni une exégèse quelconque. On s'y moque seulement des sur-interprétations de la Bible qui découlent toutes du seul primat de l'existence divine. Par le fait même, le double discrédit, mentionné plus haut, est bien actualisé; la technique discursive a bien réussi. Le mystère de la divinité demeure cependant, non pas celui de son existence « réelle », mais celui du désir de l'homme de l'inscrire dans le champ du symbolique, et d'en faire un actant social.

